

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE

4928

232

FEUILLETON

RECUEIL

DE

LITTÉRATURE.

PREMIÈRE ANNÉE 1865-66.



MONTREAL :

E. BOURDEAU, GÉRANT.

Henri Coulaud

38 Bourgois

Monsieur

m. p. 305-306

F-14

ZOTHIAN LE MI

FEUILLETON.

MONTREAL, 2 OCTOBRE, 1865. No. 1

PROSPECTUS.

L'encouragement que le public canadien accorde toujours aux différentes entreprises qui se font de côté et d'autre pour promouvoir et répandre la littérature dans notre pays, nous a fourni l'idée de fonder une publication spécialement consacrée à former un recueil de produits de cette partie de la Littérature qu'on appelle généralement *Littérature légère*, qui sans être d'une importance majeure, a cependant le double avantage d'unir l'utile à l'agréable et de répandre le goût de la lecture.

Nous laissons à d'autres *Revue*s plus sérieuses le soin de discuter et de développer les questions de Religion, de Philosophie, de Science, de Politique, etc. Notre but n'est pas d'entrer en polémique avec qui que ce soit.

Les petites et grandes nouvelles journalières n'auront pas d'écho chez nous; nous en laissons le partage aux feuilles quotidiennes.

Nos colonnes seront fermées à toute correspondance n'ayant aucun rapport avec notre publication; excepté que ce soit dans les intérêts de la Littérature.

Pour attendre plus sûrement notre but, nous nous proposons de ne publier que des ouvrages en accord le plus parfait avec les règles les plus sévères de la Religion et de la Morale; et recommandables par la haute célébrité et la bonne renommée de leurs auteurs respectifs.

Nous nous sommes déjà adressés à quelques écrivains et nous nous proposons de faire l'acquisition de quelques roman ou légende canadienne, qui, nous en sommes certains, sera bien accueilli du public.

Nos arrangements n'étant pas tout-à-fait terminés, nous avons cru devoir insérer pour le présent quelques pièces étrangères, prises ça et là, mais encore inédites en Canada. Les noms des auteurs de qui nous empruntons ces écrits sont connus et leur mérite ne peut qu'ajouter quelque prix à ce recueil.

Nous avons fixé le prix de l'abonnement à une piastre par année, payable strictement d'avance, sans quoi l'envoi de notre publication serait discontinué sans délai.

La modicité de ce prix et la quantité de matière que nous donnons en échange nous assure d'avance du succès.

M. Z. Chapeleau, Libraire, rue Notre-Dame, a bien voulu se charger de l'agence pour la perception des abonnements et la vente du *Feuilleton*.

Avec ces quelques explications et confiants dans la bonne volonté qui nous guide, nous nous décidons à faire les sacrifices énormes qu'exige notre tâche et nous espérons que le public ne sera pas sourd à notre appel et ne nous fera pas défaut.

LES ÉDITEURS:

LES COMPAGNONS DE LA CROIX
D'ARGENT.

COMMENT CLAUDE CHOPIN, ARRIVÉ A
PARIS, NE PÛT ATTEINDRE L'AUBERGE
DE LA CROIX-D'ARGENT.

Dans les premiers jours du mois de juillet 1789, vers les sept heures du soir un jeune garçon, d'une vingtaine d'années, entra à Paris par la barrière du Trône.

C'était déjà le nom que l'on donnait, avant la Révolution, à la barrière qui ouvre Paris du côté de Vincennes.

Ce nom était un souvenir historique. Le 26 août 1660, avaient eu lieu de grandes fêtes pour le mariage de Louis XIV et de Marie Thérèse, d'Autriche.

Au milieu du rond-point, tête de l'avenue de Vincennes, on avait, à l'occasion de ces fêtes, élevé un trône magnifique sur lequel le couple royal était venu s'asseoir.

Ce fut alors que les Parisiens improvisèrent cette épigramme.

Le mur murant Paris rend Paris murmu-
rant.

Pour augmenter son numéraire
Et raccourcir notre horizon.

La Ferme a jugé nécessaire
De mettre Paris en prison.

En même temps qu'un mur d'enceinte, il fallut établir des barrières.

On donna le nom de barrière du Trône à la barrière qui ouvre l'accès du faubourg Saint-Antoine.

Le jeune homme qui franchissait la barrière, au moment où commença notre récit, ne connaissait sans doute ni cette étymologie, ni ces souvenirs historiques. Il paraissait avoir fait une longue

route à pied; ses vêtements étaient couverts de poussière; leur désordre attestait le mouvement répété d'une longue marche. Ses gros souliers et ses bas blâmes étaient devenus gris; sa chemise s'élevait verticalement sur la poitrine; n'était retenue au cou que par un bouton; ses longs cheveux épars s'échappaient de son bonnet de laine, autrefois rouge, aujourd'hui bruni par le temps. Ses yeux avaient perdu leur éclat, éteints par la scuffrance que cause une tro-

grande fatigue; sa tête était penchée en avant, et son front incliné portait la marque d'une sorte d'annéantissement des facultés.

Malgré ce désordre, tout chez le jeune voyageur indiquait la noblesse de la race; on ne pouvait dire au juste s'il était ouvrier de métier ou paysan; l'intelligence qui brillait par éclairs dans ses regards, marquait l'habitude d'une pensée élevée. Ses mains, fortes et calleuses, laissaient voir qu'elles avaient servi aux rudes travaux de la campagne. On verrait plus loin que Claude Chopin n'était ni un ouvrier, ni un laboureur, mais qu'il tenait des deux états par plus d'un côté.

Après avoir passé la barrière du Trône, le jeune voyageur descendit la grande rue du faubourg. Il avait l'air de ne point connaître Paris; il chercha quelque temps des yeux une personne à qui demander un renseignement qui lui manquait.

Un marchand de vin, les poings sur les hanches, debout devant sa porte, regardait venir l'étranger, d'un air moitié railleur, moitié protecteur. Chopin passa au raz de la porte du cabaret.

« Eh l'ami! vous n'entrez pas boire un verre de vin? la journée a été chaude, et à vous voir, la route a été longue, dit le cabaretier de sa voix la plus engageante; son accent avait perdu toute inflexion ironique pour ne garder que la note la plus mélodieuse de la ténation.

Le jeune voyageur leva la tête, s'arrêta un moment; il s'appuya sur son bâton comme un homme à qui la station est presque aussi douloureuse que la marche.

« Je voudrais gagner l'auberge de la Croix d'Argent qu'on m'a indiquée; elle est dans ce quartier, n'est-ce pas? »

« L'Auberge de la Croix d'Argent! vous n'y êtes pas, reprit le marchand, de l'air d'un homme qui veut engager et prolonger la conversation. Apparemment, puisque je demande mon chemin pour y aller, répliqua, avec une mauvaise humeur mal dissimulée, le jeune étranger.

« Allons, allons! ne vous fâchez pas, et entrez prendre un verre; il y en a encore loin d'ici à la Croix-d'Argent; »

POTEAU...
- LE FEUILLETON.

buvez un coup : mon garçon vous conduira.

Chopin parut hésiter un instant; il fit même le mouvement d'un homme qui veut continuer sa route, mais épuisé de fatigue, il céda. Il entra dans le cabaret; c'était un bouge d'assez sombre apparence, composé de deux pièces; il n'y avait personne dans la première ni dans la seconde; quoiqu'on fut encore en plein jour, cette seconde pièce était déjà plongée dans une profonde obscurité. — Venez par ici, dit le cabaretier, en disposant dans cette pièce un tabouret de bois auprès d'une table; venez par ici, on est plus tranquille.

Chopin fut surpris que le cabaretier ne lui donnât pas à boire dans la première pièce, où y voyait plus clair.

Il ne fit pas de question; la fatigue dominait chez lui la curiosité.

Le cabaretier battit le briquet, alluma une mauvaise lampe; la lumière, en éclairant la pièce où venait de s'asseoir Claude Chopin, la lui montra plus grande qu'il ne l'avait vue d'abord.

Quelques instants passèrent, le marchand apporta un pot de faïence blanche marqué de fleurs vertes et rouges; il mit deux verres sur la table.

Il versa du vin dans l'un des verres, de manière à le remplir; il ne versa dans l'autre que quelques gouttes.

— Asseyez-vous, dit Chopin, fidèle aux usages de la vieille cérémonie populaire. Le cabaretier s'assit.

Chopin le regarda; c'était un homme de trente à quarante ans, grand, fort, l'air résolu; cette homme avait en lui quelque chose d'étrange; son regard n'était jamais droit, ses lèvres minces et blanches témoignaient d'une nature mauvaise, les yeux rouges et le nez bourgeonné trahissaient d'une manière irrécusable des habitudes d'ivrognerie et de débauché.

— Vous venez de loin, comme cela? demanda-t-il avec une nonchalance affectée.

Chopin fut quelques instants à répondre.

— Mais, d'assez loin, dit-il enfin.

— De Villers-Cotterets.

— Non.

— De Mel un moment, alors.

— Non plus.

— De Corbeil, peut-être?

— Le cabaretier se mit à rire, d'un rire forcé, pour dissimuler la curiosité sous les apparences de la plaisanterie.

— Je viens d'au delà de Maux, répliqua Chopin, lassé de cette interrogation, mais en voyant dans cette question que l'indiscrétion d'un homme mal élevé.

— Tiens, reprit le cabaretier, ma femme est de ce pays-là, elle est de la Ferté-Milon un beau pays, la forêt de Villers, la petite rivière d'Ourq, de larges prairies, s'ont compter les jolies filles.

Il fut interrompu par une espèce de militaire qui entra dans la première pièce et demanda : occupe à servir le nouveau venu, le cabaretier laissa Chopin seul quelques moments. Il commença de vider le verre rempli devant lui; il trouvait le vin meilleur qu'il ne s'y attendait.

Chopin savourait le plaisir d'une surprise qui, dans ce temps déjà, était bien rare au cabaret.

Tout à coup il lui sembla entendre un bruit singulier; c'étaient comme des voix d'hommes qui parlaient entre eux. Le son ne venait ni d'une pièce voisine, ni de la rue, ni de l'étage supérieur; il paraissait à Chopin que le son venait de dessous terre.

Il écouta; le bruit se tut; Chopin se demanda quelle en pouvait être la cause. Le bruit ne se renouveau pas; il pensa qu'il s'était trompé et qu'il avait entendu quelque querelle venant de la rue; le cabaretier ayant établi dans la première pièce le soldat, revint prendre place en face de Chopin.

— Vous connaissez ce régiment-là? demanda-t-il en baissant la voix et en montrant du doigt le nouveau venu; c'est le régiment d'Orléans.

— Oui, j'en ai déjà vu.

— C'est qu'alors vous venez de Soissons, ils ont été longtemps en garnison; ce sont des troupes bonnes au peuple, celles-là.

En disant cela, le cabaretier, leva les yeux au ciel puis lança un regard oblique, pour observer la figure de l'étranger.

Celui-ci se leva ; il voulait payer sa dépense et gagner l'hôtel de la Croix-d'Argent.

— Le petit n'est pas encore rentré, il faut qu'il vous conduise ; il sait le chemin ; mais vous qui ne le savez pas, vous perdriez du temps à le chercher.

Chopin se rassit : le petit repas qu'il venait de prendre avait engourdi ses membres fatigués, il ne pouvait plus se tenir debout.

— Vous disiez donc, reprit le cabaretier, que vous étiez de la Ferté-Milon ?

Chopin allait répondre.

Les sons qu'il avait entendus pendant l'absence du cabaretier se firent entendre de nouveau.

C'était le bruit qu'eussent fait des coups violents frappés dans le mur d'une cave.

Le cabaretier parut troublé : il éleva la voix pour couvrir le bruit qui allait toujours en augmentant.

— Vous venez à Paris, mon garçon, où ceux qui ont deux yeux dans le visage et une oreille de chaque côté font bien de les ouvrir ; il y a à voir et à entendre. Avez-vous l'intention d'aller à Versailles ? C'est là que les choses vont vite ! Avez-vous une lettre pour quelque un des États, ou comme on dit maintenant, de l'Assemblée ?

Le bruit devenait de moment en moment plus fort.

— De l'assemblée, continua le cabaretier en haussant encore la voix et en faisant de visibles efforts pour détourner l'attention de Chopin des sons étranges qu'il entendait, de l'Assemblée nationale ! car vous n'êtes pas sans savoir que c'est le nom que les députés des provinces qui sont à Versailles ont pris du premier jour qu'ils se sont réunis. Ils ont bien fait : le nom d'États généraux rappelait de vieilles choses et ils veulent tout faire à neuf.

Le cabaretier jugea utile de poser à Chopin une question qui forçât le jeune garçon à répondre : — Est-on patriote du côté d'où vous venez ?

— Qu'entendez-vous par là ? répondit Chopin.

— J'entends par patriote, qu'on veut tout changer, et mettre à terre ceux qui sont trop haut. Est-ce que vous ne

prenez pas qu'il y a bien des choses à détruire ?

— Je pense, répondit Chopin, que changer les mots sans changer les choses, c'est mettre à un voleur l'habit d'un moine.

— A la bonne heure, s'écria le cabaretier, jaloux d'échauffer la conversation : vous êtes des nôtres.

— Comment cela ?

— Vous êtes pour la révolution ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, reprit le cabaretier un peu surpris de ces questions, je veux dire que vous êtes pour l'indépendance des hommes et la liberté des nations. En disant ces derniers mots, il donna à sa parole un ton d'emphase assez ridicule.

— Je suis, dit Chopin, pour que les ouvriers fassent leur ouvrage, et que chacun pense à son état. Chacun son métier, les vaches sont bien gardées.

Comme Chopin disait ces derniers mots, un coup de sifflet aigu et prolongé retentit.

Le cabaretier se leva ; il était pâle : il paraissait vivement contrarié.

Chopin ne comprenait pas ce qui se passait : il était d'un naturel curieux ; il trouvait, dans tout ce qu'il voyait, quelque chose d'extraordinaire.

Tout-à-coup un certain bruit se fit entendre dans l'extrémité de la pièce.

Une porte basse, cachée dans un coin, s'ouvrit.

Un homme parut : il était vêtu d'une culotte, le haut du corps était nu ; il tenait à la main une torche de résine allumée, il avait la figure couverte de charbon, les cheveux en désordre.

La porte, en s'ouvrant, éclaira la pièce où se tenait Chopin et le cabaretier ; elle y laissa pénétrer la lumière de la torche.

A cette vue, le cabaretier s'élança vers la première pièce : il ferma brusquement la porte de la rue, et Chopin entendit qu'il bouchait les volets de la fermeture.

Le jeune garçon était brave : il ne put se défendre d'un sentiment de surprise et d'effroi.

L'homme à la torche sortit de la porte basse qu'il avait entr'ouverte.

Chopin vit que la porte donnait accès à un petit escalier qui paraissait descendre dans une cave.

Le cabaretier rétra dans la pièce ou venait de se produire cette apparition fantastique.

Ces trois hommes formaient un étrange tableau : Chopin étonné, les yeux démesurément ouverts, les lèvres pâles, restait assis devant la table.

Le cabaretier s'avança vers le personnage mystérieux qui venait d'entrer en scène d'une façon si singulière.

Ils causèrent quelques instants ensemble à voix basse.

Chopin vit bien qu'il était question de lui.

Il se demandait ce qu'il devait faire ; il avait grande envie de s'élançer hors d'un lieu où il ne se trouvait pas en parfaite sûreté ; le soin qu'avait eu le cabaretier de fermer le cabaret, paraissait à Chopin assez menaçant.

Il n'était cependant pas tellement certain d'un danger réel qu'il n'eût peur en témoignant de la crainte de donner à rire à ses dépens.

Faut-il ajouter une raison qui expliquera au lecteur l'irrésolution de Chopin et le vague de ses réflexions ? Il s'était laissé aller à boire largement le vin que lui versait le cabaretier : ces généreuses libations avaient, sans troubler sa raison, légèrement diminué sa justesse de décision. Le cabaretier avait eu le soin perfide de verser au jeune voyageur un de ces petits vins de la Murne si charmants au goût, mais si capiteux.

Chopin cependant, désirant trancher ce que la situation avait d'embarrassant et d'inquiétant, se leva :

— Je voudrais mon compte et partir, dit-il au cabaretier.

Nous allons voir cela, reprit le cabaretier. Chopin regarda autour de lui : il était seul avec deux hommes, dont aucun ne paraissait maladroit de ses bras, ni débile de son corps.

L'homme à la torche se tourna vers la porte ; « L'Américain, » cria-t-il. Sa voix rude et pleine retentit d'une manière étrange ; la sonorité de l'écho fit croire à Chopin que l'escalier aboutissait dans quelque vaste souterrain.

On ne répondit pas.

— L'Américain, répéta le mystérieux personnage,

Il se fit un silence.

Tout-à-coup une voix perçante répondit : elle sortait des profondeurs de la terre : « *Ou y va.* »

Chopin comprit qu'on voulait lui faire violence, et qu'il allait avoir affaire à un troisième adversaire.

Sans l'attendre, il saisit son bâton de voyage, et s'élança vers la première pièce.

Il ne put y arriver : au premier geste qu'il fit, le cabaretier et l'homme à la torche sautèrent sur lui.

Il se sentit les bras serrés comme une tringle de fer entre les deux mâchoires d'un étau. La résistance était impossible.

Chopin ouvrit la bouche pour jeter un cri d'alarme, il espérait que quelque passant l'entendrait de la rue. La main rude et large du cabaretier vint se mettre comme un bâillon devant sa bouche.

Chopin tenait ses yeux vers la porte du souterrain, il s'attendait à voir apparaître celui que l'homme à la torche avait appelé l'Américain.

Tout-à-coup il aperçut une tête charmante qui se montrait par l'horrible ouverture.

C'était une jeune fille dans tout l'éclat d'une fraîche beauté : elle ne paraissait pas avoir plus de 16 ans ; elle était grande ; un peu pâle. Ses cheveux blonds étaient relevés de façon à laisser voir les racines bien dessinées sur son front : elle était vêtue d'une robe de toile bleue juste au corps, boutonnée par devant et ayant au-dessous de la taille de petites basques ; la robe était courte et laissait voir des bas blancs et des pieds mignons.

Dès qu'elle vit ce qui se passait, elle poussa un cri : « *Où ! mon père, ne le tuez pas.* »

Il sembla à Chopin entendre une voix venue du ciel.

Le cabaretier fit retentir un horrible jurément ! Marseillais, murmura-t-il à l'homme à la torche, renvoie donc ta fille en bas : elle est toujours là pour nous gêner.

Le Marseillais ne dit rien : il a

tourna vers la porte. La jeune fille s'y tenait immobile. Quand elle vit le regard que lui jetait son père, elle leva les yeux au ciel, joignit un instant les mains en signe de supplication, puis elle disparut.

Quand Chopin ne la vit plus, il pensa qu'il n'avait plus qu'à mourir.

Chopin était un bon chrétien ; il commença à réciter sa prière, pensant qu'il n'y avait plus que Dieu à qui il pût s'adresser.

— L'Américain ne vient pas, murmura le cabaretier.

Le Marseillais fit un signe de tête ; il témoignait qu'il était certain que celui qu'il avait appelé ne tarderait point à paraître.

L'Américain parut : c'était un homme d'une taille gigantesque. Il se courba de la moitié de sa hauteur pour passer sous la porte du souterrain.

Il s'avança vers le groupe que formaient au milieu de la salle, Chopin le cabaretier, et le Marseillais.

— Il y a de l'ouvrage ? demanda-t-il.

Le mot fit frémir Chopin.

— Oui, répondit le Marseillais, "à emporter."

L'Américain mit la main dans la poche de sa culotte : Chopin regardait, pensant qu'il allait en voir sortir quelque poignard. L'Américain tira une corde : il s'approcha, il lia les mains de Chopin, puis il lui dit en lui montrant la porte du souterrain : — *En avant !* — Le cabaretier et le Marseillais le lâchèrent.

Il n'y avait pas à discuter.

Chopin se dirigea vers la porte basse : elle donnait sur un escalier très-long, qui conduisait à un souterrain. La voûte de l'escalier n'était point haute : il fallait se tenir courbé pour passer : au bas de l'escalier brûlait une torche de résine.

Au moment où Chopin posa le pied sur la première marche, il vit vers les dernières, un forme blanche s'agiter dans l'ombre mal éclairé par la clarté fumeuse de la torche.

Il pensa que c'était la fille du Marseillais.

OU LE LECTEUR, PLUS HEUREUX QUE
CLAUDE CHOPIN, ARRIVE A L'AUBERGE
DE LA CROIX-D'ARGENT.

Chopin, quand il avait été arrêté à l'improviste par les événements racontés au chapitre qui précède, se rendait à l'auberge de la Croix-d'Argent.

La Croix-d'Argent était une petite auberge peu fréquentée et peu connue, située dans la rue du Petit-Musc. C'était une vieille maison dont le pignon, élevé et pointu comme la flèche d'une cathédrale donnait sur la rue. La façade décrépite laissait voir les poutres de bois noirci par le temps ; les fenêtres, toutes petites, étaient garnies de carreaux verts, épais comme des bouteilles ; la porte de la maison était étroite : elle n'avait qu'un seul battant. Au-dessus, on voyait, pendant au vent, une enseigne représentant le roi Salomon, coiffé d'une perruque à la Louis XIV, et le sceptre en main. L'auberge s'était appelée dans son origine : l'Auberge du Roi Salomon. On verra plus loin par suite de circonstances mystérieuses elle avait changé son nom et pris celui de la Croix-d'Argent ; l'ancienne enseigne était restée.

Au-dessus de la porte, à l'entrée où la branche de fer qui suspendait l'image du roi Salomon était scellée dans le mur, on lisait sur une bande, un peu mieux badigeonnée que le reste de la façade, les mots sacramentels :

*Hotel de la Croix-d'Argent, tenu par
Brulot, de père en fils ; loge à pied
les voyageurs.*

Le père Brulot qui, en 1789, tenait l'hotel de la Croix-d'Argent, était un gros homme connu dans tout le quartier Saint-Paul pour l'ampleur de sa personne.

Quand on disait qu'il était gros, tout le monde était d'accord.

Quand on affirmait qu'il était le plus gros des aubergistes de Paris, l'unanimité ne cessait point.

On eût prétendu que le père Brulot était le plus gros aubergiste de l'Europe, qu'il n'y aurait eu pour contredire, que

quelques esprits mal faits ou envieux, peut-être l'un et l'autre.

L'accord cessait quand de la personne on voulait passer au caractère.

Les uns prétendaient que le père Brulot était ce qu'on appelle dans le peuple *un vilain chien*.

Les autres disaient que sa brusquerie, difficile à nier, cachait une grande bonté d'âme.

Tantôt on lui donnait de l'esprit; on affirmait que le père Brulot était fin; ou en faisait presque un sorniois.

Tantôt on le représentait comme une tête vide, incapable de réunir deux idées.

Quoiqu'il en fût de la diversité de ces jugements, le père Brulot passait pour un bon chrétien; il ne manquait pas un des offices de la paroisse Saint-Paul, dont, depuis quelques années, il était marguillier.

Le père Brulot avait perdu sa femme; la Brulotte, il y avait déjà plus de dix ans.

Il chérissait sa fille, Mlle Finette, qui est appelée à jouer un rôle important dans le cours de cette histoire.

A l'heure même où Claude Chopin franchissait la barrière du Trône et demandait l'auberge de la Croix-d'Argent, le père Brulot était assis devant la porte de sa maison.

Il causait avec les passants, encore nombreux à cette heure, et qui paraissent accoutumés à s'arrêter devant la porte de la Croix-d'Argent, et à y faire un usage, plus ou moins immodéré de notre belle langue française.

Le père Brulot prenait volontiers la part du lion dans le partage de toutes les conversations tenues en sa présence.

Ce soir-là il parlait moins que de coutume. Pendant que l'on causait autour de lui ses yeux se portaient fréquemment vers l'extrémité de la rue.

— Tiens, dit-il, en voyant venir un petit homme bossu et fort laid, voilà Léveillé, qui va me donner des nouvelles.

Léveillé méritait son nom par deux yeux pleins de malice, une figure dont l'expression changeait à chaque instant.

Il s'assit à côté du père Brulot.

— Eh bien! quoi de nouveau? demanda l'aubergiste de la Croix-d'Argent, de l'air d'un homme sûr d'être bien renseigné par celui auquel il s'adresse.

— De grandes nouvelles.

— Lesquelles? Depuis deux mois que l'Assemblée nationale, comme il disent, est revenue, il y a tous les jours quelque chose de neuf à apprendre. Qu'est-il arrivé aujourd'hui à Versailles?

— Je n'ai pas été à Versailles; je ne sais pas ce que fait l'Assemblée nationale; les députés parlent beaucoup et agissent peu, j'en suis sûr, mais la nouvelle n'est pas venue de l'Assemblée.

— D'où est-elle donc venue?

— Du château.

— Le roi renvoie les troupes?

La parole du père Brulot, en faisant cette question, trahissait une émotion très-vive.

— Non, il renvoie, répondit Léveillé, en faisant attendre le dernier mot de sa nouvelle, il renvoie M. Necker.

— M. Necker? demanda le père Brulot d'une voix altérée.

— M. Necker?

— Quel malheur?

— Oui, c'est un grand malheur, qui est peut-être en amènera d'autres. Il faut croire que le roi a ses raisons, et priez Dieu qu'il l'éclaire.

La nouvelle apportée par Léveillé fut bientôt confirmée: le père Brulot appelait ceux qui passaient dans la rue; il leur demandait ce qu'ils savaient; tous répétaient la même chose.

Chacun voulait deviner la cause du renvoi.

— M. Necker, disait l'un, il est parti parce qu'il déplaisait à la reine.

— Ce n'est point cela, disait l'autre; les députés ne voulaient plus de lui.

— On l'a découvert qu'il prenait l'argent de l'État, murmura un troisième.

Cette dernière opinion souleva un orage.

Necker était, comme on le peut voir, un ministre aimé du peuple. Son renvoi affligeait en général les bons citoyens; il était presque tous de son parti.

— M. Necker, prendre l'argent de l'État? c'est une calomnie, dit le père

LE FEUILLETON

Brulot avec chaleur. Vous oubliez donc ce qu'on raconte de M. Necker.

L'aubergiste, de la Croix-d'Argent rapporta un trait qui était alors dans tous les bouches en l'honneur de M. Necker.

Le ministre était pressé par un grand seigneur, qui voulait une faveur onéreuse pour le trésor public.

Necker résistait. L'homme de cour, impatient d'un refus et plein d'orgueil, se fâcha : "C'est un peu fort, dit-il avec emportement." — "Ce qui serait fort, avait répondu Necker, c'est qu'un gentilhomme obtint, pour satisfaire ses goûts de plaisir, la contribution d'un village tout entier."

Le mot tombé dans le peuple, y avait fait fortune. Vive Necker ! crièrent plusieurs voix, dès que le père Brulot eut raconté l'histoire.

Chacun s'éloigna pour aller chercher des nouvelles. Le renvoi du ministre était un événement grave : on voulait connaître les détails.

L'Éveillé partit un des derniers.

— Je viendrai demain vous donner les nouvelles que j'aurai sues ce soir, dit-il, en serrant la main du père Brulot.

— Merci, mon garçon, tu nous feras toujours plaisir.

— Mademoiselle, Finette va bien ?

— Très-bien, mon garçon ; elle est sans doute à se faire brave, pour aller sur les boulevards promener avec quelque amie.

L'Éveillé s'éloigna. Le père Brulot n'avait pas remarqué que les joues ordinairement pâles du pauvre bossu s'étaient colorées quand le nom de Mlle Finette était venu sur ses lèvres.

Resté seul, l'aubergiste de la Croix-d'Argent se mit à réfléchir.

Au bout de quelques instants, il murmura : "Je n'aurais jamais cru cela du roi."

Puis il eut l'air d'écarter une idée triste.

— Finette, Finette ! cria-t-il, d'une grosse voix, en se tournant vers la porte ouverte près du banc où il était assis.

— Me voici ! répondit une voix fraîche et claire.

Quelques minutes se passèrent.

— Viens donc ! cria de nouveau le père.

Au même moment parut sur le seuil de l'auberge une grosse fille qui, à cette date de 1789, n'avait plus vingt ans depuis bientôt huit ans.

Elle était grande, un peu brune : ses traits étaient prononcés, son regard décidé, sa voix ferme : ses yeux étaient noirs, beaux et bien fendus, sa bouche grande, mais garnie de belles dents blanches.

— Viens t'asseoir auprès de moi, Finette, dit le père... en relevant la tête pour mieux regarder sa fille.

Celle-ci, avant de prendre place auprès de l'auteur de ses jours, s'arrêta un instant sur le pas de la porte : elle jeta sur sa personne un coup d'œil complaisant, et fit passer à sa toilette un examen dont le résultat devait être satisfaisant même pour les yeux les plus difficiles : elle portait un déshabillé de nankin jaune, juste à la taille, qu'il réussissait encore à rendre assez fin : les parements des manches étaient rattachés par des nœuds cerises ; un nœud de même couleur dissimulait le bonnet de paysanne, aujourd'hui presque inconnu, alors traditionnel chez les femmes du peuple et de la bourgeoisie.

Quand Finette eut passé en revue tout l'édifice de sa toilette, elle promena ses regards dans la rue du Petit-Musc avec un mélange de vanité satisfaite et de curiosité déçue.

Elle paraissait chercher des yeux un admirateur de sa personne : la rue était déserte.

Finette s'assit auprès de son père.

— Comme te voilà brave ! où vas-tu donc ce soir ? demanda le père.

— Je vais me promener, répondit Finette, de l'air décidé d'une personne habituée à faire plutôt sa volonté que celle des autres. Elle comprit cependant que la réponse était un peu sèche : je vais me promener avec la fille du Nicolas votre collègue.

Le père Nicolas était marguillier à Saint-Paul : Finette l'appelait le collègue de son père pour flatter la vanité de ce dernier.

La flatterie réussit.

— On dirait, dit le père, que tu vas à la recherche d'un mari.

Le bonhomme paraissait vouloir conduire la conversation sur un terrain particulier : la manière dont il s'y prit déplut à Finette.

— A la recherche d'un mari, moi ! ce serait bien plutôt les maris qui viendraient à la mieune ; je ne suis pas faite pour courir après un homme !

Cela voulait dire que Finette se croyait faite pour que tout le monde courût après elle.

C'est égal, reprit le père Brulot, tu ne devrais pas toujours regimber quand je te parle d'un parti ; tu es si difficile que tu finiras par rester fille.

Finette se mordit les lèvres.

— Dites tout de suite, mon père, que vous avez encore quelqu'un à me proposer ?

— Je ne te dis pas cela, reprit le père Brulot de l'air d'un homme qui pour vouloir aller trop vite, s'est mis le pied dans un trou d'eau ; mais si j'avais quelqu'un à te proposer il ne faudrait pas prendre pour cela tes grands airs rébarbatifs, avant de savoir ce dont il s'agit.

Finette, quoiqu'elle en dit, ne demandait pas mieux que d'entendre parler d'un mari ; mais elle ne voulait, ni en parler la première, ni même avoir l'air de désirer qu'on lui en parlât.

— Je suis sûre qu'il s'agit encore d'un gros lourdeau comme votre Berrichon !

— Celui-là tu l'as rudement renvoyé.

— Et j'ai bien fait ! n'a-t-il pas eu l'insolence de me dire : Finette tout court à la seconde fois qu'il me voyait ! on me dit, Mademoiselle, lui ai-je répondu ! et il n'y est plus revenu !

— C'était un honnête garçon !

— Oui ! comme le Champenois ! un imbécile qui ne savait point dire trois mots sans y étaler trois bêtises.

— Il n'était point adroit de sa langue, mais il avait le sens juste et l'esprit rassis : vois-tu, Finette, un bon mari, ce n'est pas un homme qui fait de jolies phrases, et a la tournure d'un gentilhomme ; c'est le contraire.

— Oui, oui, un bon mari, c'est quelque grossé bête comme le chantre de

Saint-Méry dont vous me disiez tant de bien : il avait les cheveux rouges et le nez long comme d'ici à la Bastille.

— C'était un homme qui avait plus d'écus que je n'en ramasserai jamais à l'hôtel de la Croix-d'Argent : c'est quelque chose cela ! les écus !

— Ce n'est pas ce que vous me disiez quand vous vouliez me faire épouser le fils du père Nicolas !

— C'était un garçon instruit, laborieux et très-prompt de son corps à toute espèce d'ouvrage.

— Oui, mais gueux, et sans un sou vaillant pour entrer en ménage.

— Il avait sa tante Félicité qui lui laissera sa fortune et elle en possédait une fort honnête.

Si Finette eût passé en revue tous ceux qui avaient aspiré à l'honneur de l'épouser, la conversation ne fût pas tombée ; Finette qui se croyait la huitième merveille du monde, ne voulait épouser que la neuvième, disait-on dans le quartier : et le mot était juste.

Le père Brulot, si benévole qu'il fut, s'ennuya du mauvais vouloir de sa fille.

— Allons ! dit-il, en aspirant une prise de tabac, nous reparlerons de cela, tu n'es pas bien disposée ce soir.

Cette remise ne faisait point l'affaire de Finette : la curieuse personne tenait beaucoup à connaître le nouvel élu que lui destinait son père.

Elle fit, par la pensée, le tour des connaissances que le père Brulot avait dans le quartier, et n'y trouva personne à qui on pût songer pour elle.

Elle se rapprocha de son père.

— Je ne voudrais pas vous avoir fâché, dit-elle de son air le plus doux.

— Va-t'en dans la salle à manger, et rapporte-moi mon almanach ; il est sur la cheminée.

Finette eut mieux aimé une confidence qu'une commission ; elle pensa que la seconde chose amènerait la première ; elle se leva et rentra dans l'hôtel.

— C'est singulier ! murmura le père Brulot, il devait être ici hier, il n'arrivera plus aujourd'hui.

Finette reparut.

— Quel jour sommes-nous ? demanda le père Brulot.

Finette ouvrit l'almanach, comme si entre les pages du livre elle avait dû trouver un mari.

— Le 11, répondit-elle.

— Le 11, saint Benoist ?

— Précisément : demain Saint-Gualbert, hier Sainte-Félicité.

— Dis-moi, Finette, devant un des jours de cette semaine, vois-tu une petite marque noire, un signe de croix ?

— Non, mon père, répondit Finette après avoir cherché.

— Regarde mieux !

— Je regarde ! ah, oui !... voici une petite croix noire au crayon.

— Bien ; devant quel jour ?

— Devant aujourd'hui.

— Tu es sûre ?

— Parfaitement sûre : tenez, voyez vous-même.

— Je n'ai pas mes lunettes.

— Je vois très-bien la petite marque noire ; mais que veut-elle dire, mon père ?

— Elle veut dire...

Le père Brulot paraissait chercher un détour pour cacher à sa fille la signification véritable de la marque noire.

Il fut tiré d'embarras.

Le père Nicolas vint chercher Finette ; il était avec sa fille : il donna un bras à celle-ci, un autre à la fille du père Brulot.

Ils partirent pour aller vers les boulevards.

— Tu ne sais pas, Nicolas ? dit le père Brulot à son collègue ; on prétend que le roi a renvoyé M. Necker.

— Vraiment ?

— Très-certainement. C'est Léveillé qui est venu me le dire, et il est bien informé.

— Ce serait une grande misère !

Et le père Nicolas soupira. Il ajouta :

— Enfin nous allons nous promener ; non ? serons-nous revendus dans une heure et nous saurons les nouvelles ?

Quand Finette rentra une heure après de sa promenade, elle apprit au père Brulot d'une façon tout-à-fait certaine le bruit répandu dans tous Paris du renvoi du Ministre.

— On dit qu'il est exilé, ajouta-t-elle.

— Exilé ?

— Oui, et que déjà il l'a quitté Paris et peut-être la France.

Finette eût bien voulu reprendre la conversation commencée au début de la soirée, mais elle vit son père si préoccupé par la nouvelle de l'événement politique qu'elle n'osa lui rien demander.

Elle lui souhaita une bonne nuit, le laissa faire sa ronde dans l'auberge, et se retira dans une petite chambre qu'elle appelait un appartement comme une véritable bourgeoise.

La ronde que faisait chaque soir le père Brulot avant de prendre son repos ne fut pas longue. Il n'y avait pour cette nuit aucun voyageur à l'auberge de la Croix-d'Argent.

Cependant le père Brulot ne se coucha pas ; il avait ses raisons pour rester éveillé.

(A continuer.)

LES

SABOTIERS DE LA FORET NOIRE.

LE MENDIANT.

Le dernier jour d'avril 1770, cinq heures de l'après-midi venaient de sonner, lorsqu'un jeune homme d'une vingtaine d'années, à l'œil noir, franc et hardi, au teint légèrement hâlé, et dont les grossiers vêtements semblaient encore rehausser la mâle beauté, descendit lentement la rapide échelle d'un des moulins construits sur les hauteurs de Bildochengen.

Derrière lui glissait, en riant, un enfant de dix à douze ans, vraie tête de lutin au cheveux blancs et frisés, aux joues roses et rebondies.

Ils avaient à peine quitté la dernière marche de l'échelle, que, dans le cadre de la petite porte voûtée par laquelle ils étaient sortis, apparut une large face enfarinée.

C'était maître Bernhard, le meunier, qui se mit à crier du haut de son échelle :

— Comment, Fritz mon garçon, tu t'en vas ?

— Oui, père Bernhard, répliqua le jeune homme, il est cinq heures, et la première maison de Nordstetten ne s'a-dosse pas tout à fait à votre moulin.

— Ah! tu as peur de te mouiller, Fritz, dit le meunier en interrogeant le vent d'un œil exercé; mais tu auras beau te hâter, tu n'arriveras pas avant l'orage. Ces grands diables de nuages noirs qui ont éteint le soleil nous présagent une furieuse ondée.

— Si Christly veut marcher comme un chasseur, reprit Fritz en posant la main sur la chevelure ébouriffée de l'enfant, peut-être atteindrons-nous le village avant la tempête.

— Marche de ton pas le plus agile, frère, répliqua celui-ci d'un air de défi, et tu verras si je reste en arrière.

— En attendant, garçon, interrompit maître Bernhard, voilà les premières gouttes qui tombent; si vous n'en croyez, vous resterez au moulin. La ménagère vient de tremper la soupe, et elle a cuit tantôt. Il y a dans la huche un pain de beurre et des *Kroepfler*; ajoutez-y quelques poignées de cidre, et vous ne mourrez ni de faim ni de soif. Quant au lit, je n'en connais pas de meilleur, après sonper, qu'un sac de grain.

— Merci, père Bernhard, dit Fritz, mais ma mère nous attend, et si elle ne nous voyait pas revenir, elle serait trop inquiète. Vous savez, les femmes, et surtout les mères, ça se tourmente d'un rien.

— Voilà une bonne raison petit; et je ne te retiens plus.

— Oh! dit Christly, il y a encore un autre motif pour ne pas rester au moulin et pour refuser vos *Kroepfler*.

— Bavard, s'écria Fritz en riant.

— Qu'est-ce donc? demanda le meunier étonné.

— Puisque ce petit Cain m'a trahi, répondit le jeune homme, je puis bien vous avouer le mystère. Eh bien! en venant de Nordstetten, j'ai découvert, à dix pas de la vieille croix de Saint-Hubert, des abeilles sauvages qui se sont installées dans le tronc d'un chêne. Il y a plus d'un mois que je les guette, et comme elle vont probablement essaimer, bientôt, je ne serais pas fâché de les prendre ce soir.

— Tu est donc toujours grand chasseur d'abeilles, mon garçon?

— Ça m'amuse et ça me profite, maître; sans me faire négliger mon travail, les abeilles me rapportent bon an mal an un quarantaine de florins.

— Quarante florins! s'écria le meunier, ouvrant une large bouche.

— Certes, car chaque panier vaut bien deux florins.

— Et moi aussi je veux être chasseur d'abeilles, dit l'enfant en se penchant au bras de son frère; Fritz m'a promis de me montrer comment il faut s'y prendre pour qu'elles ne vous piquent pas.

— Voyez-vous le petit ambitieux? reprit Bernhard en enfarinant de ses énormes mains les joues roses de Christly.

— Dites le petit, gourment repartit Fritz. Il pense plutôt à manger le miel qu'à vendre les abeilles. Est-ce la vérité, frère? Christly passa délicatement sa langue sur ses lèvres.

— C'est bien bon du miel!

— Allons, il n'y met pas de malice, dit le meunier en riant. Puis s'adressant à Fritz, tu as donc marqué le chêne dans lequel elles sont logées?

— Oui, j'ai planté sur le bord du chemin un rameau de châtaigner à six pouces du pied de l'arbre.

— Mais comment diable oses-tu t'emparer d'une ruche sauvage, mon garçon? Tu ne sais donc pas que mon bonhomme de père en allant charrier des fagots dans la forêt il y a quelques années, a vu son cheval assailli par un essaim de ces maudits insectes? La pauvre bête est morte dans les convulsions et pendant que les abeilles s'acharnaient sur elle, mon père, à en de la peine à s'en tirer.

— Vous avez raison, maître, c'est fort dangereux, sur tout quand on chasse comme moi sans masque et sans gants.

— Et toi qui crains tant d'inquiéter ta mère?

— Oh! mais Fritz a trouvé un bon moyen de prendre les abeilles, s'écria étourdiment Christly.

— Bavard! dit le jeune homme impatient. Le meunier écia de rire.

— Ne crains pas de me dire ton se-

cret, Fritz, il n'y a pas danger que je te fasse concurrence.

Fritz promena autour de lui un regard rapide, puis, baissant un peu la voix et se rapprochant de maître Bernhard, qui était descendu de son échelle.

— Le moyen est bien simple, reprit-il ; quand je connais le gîte, je sonde le tronc de l'arbre en le frappant doucement avec un caillon afin de m'assurer si la cavité s'étend au loin, si elle descend ou si elle remonte vers les branches. Je sais tout de suite quelle est la partie occupée par les abeilles et quel est le côté de l'arbre le plus favorable pour pratiquer l'ouverture par où je veux les emfumer. Alors je bouche tous les trous, à l'exception de celui de la partie la plus élevée, sur laquelle je fixe un sac avec un nœud coulant.

— Ma foi ! interrompit le meunier ébahi, je n'aurais jamais imaginé cela. Mais comment décides-tu les abeilles à venir se jeter dans ton sac ?

— Voici, continua Fritz ; à l'endroit où se termine la cavité du tronc, je fais mon ouverture où j'applique le foyer de ma pipe, et je souffle la fumée du tabac dans la ruche jusqu'à ce que les abeilles cherchent un refuge dans le sac. Puis, quand je le vois bien enflé, je tire la ficelle et j'ai gagné deux florins.

— Fritz ? dit maître Bernhard d'un air sérieux, j'ai toujours pensé que tu étais un garçon d'esprit et que tu ferais fortune.

— En attendant, comme je n'ai pas pris de sac pour venir au moulin, vous allez m'en prêter un.

— Volontiers. Les sacs ne manquent pas chez le meunier. Pendant ce temps-là ne restez pas à la pluie, et, pour vous donner des jambes, je vais vous tirer une potée de Rheingau.

Puis, poussant devant lui Fritz et Christly, il les fit entrer dans une vaste écurie, où les paysans qui apportaient du blé à moudre remisaient leurs bêtes de somme.

Ils s'étaient à peine éloignés qu'un vieillard couvert de haillons et dont la longue barbe grise flottait au vent, montra sa face hâve et décharnée au-

dessus de la baie vive qui entourait le moulin et ses dépendances.

Après avoir suivi d'un œil oblique le bon meunier et ses hôtes, il ramassa sa besace, la jeta sur son épaule, et courbant sa haute taille sur le long bâton de cornouiller qui l'aidait dans sa marche :

— Allons ! murmura-t-il, s'il est vrai comme l'a dit ce jeune niais, que chaque ruche sauvage rapporte deux florins, je n'aurai pas perdu ma journée.

Tout en débouillant sa pipe avec son couteau, il s'engagea dans un chemin creux et couvert qui abrégait sans doute le chemin.

Pendant que Fritz faisait choix d'un sac à sa convenance, le meunier avait rempli une cruche de vin qu'il fallut vider avant de se séparer, et Christly avait étendu une épaisse couche de miel sur une large tranche de pain.

Le ciel s'était tout à coup voilé de nuages sombres, gaufrés de bandes jaunâtres, qui, s'amoncelant les uns sur les autres, colorèrent bientôt la forêt d'une teinte fantastique. Les sapins frémissaient jusqu'au fond des abîmes d'où s'élançaient comme des colonnes gigantesques leurs troncs altiers. Les hirondelles semblaient se poursuivre en effleurant le sol de leur aile aiguë, tandis que l'on entendait les grenouilles vertes coasser dans les marais voisins et les cigales susurrer dans l'herbe.

Tout dénotait que, malgré la force du vent, l'orage allait s'abattre sur la forêt. La pluie, qui s'était un instant apaisée, se mit à tomber de nouveau.

— Mes enfants, dit alors le meunier en se hâtant de vider son verre, il est grands temps de partir. Que Dieu vous garde de toute mauvaise rencontre !

— Merci, père Bernhard ; mais maintenant que je vous ai payé les trois sacs de farine bise que vous nous avez fournis à crédit pendant l'hiver, je m'en retourne sans un kreutzer en poche. Je ne crains pas les voleurs.

— Fais mes amitiés à ta bonne femme de mère, Fritz, et n'oublie pas de mettre des peaux blanches sur les sabots de ma petite Marie. Ça n'est pas encore au monde que c'est déjà glorieux de sa personne.

— Comptez sur moi, maître, et adieu

Le jeune homme serra cordialement la main du vieil meunier et s'éloigna rapidement, tandis que celui-ci allait tourner son moulin au vent.

Les deux frères n'avaient pas fait cent pas que la pluie redoubla et que le vent leur cingla au visage ses coups de fouet pénétrants ; comme ils étaient assez légèrement vêtus, ils doublèrent le repas.

Sur une chemise de grosse toile bise, Fritz portait simplement une veste de drap bleu courte et flottante, et son pantalon de lin gris n'était retenu que par une étroite ceinture de laine rouge qui s'enroulait autour de sa taille souple et cambrée. Un feutre à large bords et de gros souliers ferrés complétaient son costume.

L'enfant était à peu près vêtu de même, sauf un gilet écarlate et une petite casquette sans visière, bordée de fourrure et ornée d'une houpe d'or faux.

Bientôt le pauvre Christly s'arrêta effrayé et dit à son frère :

— Je ne vois plus le chemin, Fritz.

En effet, la forêt se peuplait de ténèbres plus lugubres que la nuit ; le démon de la tempête remplissait ces solitudes, de sa grande voix sinistre ; chaque éclair teintait le feuillage d'un bleu métallique, et le fracas retentissant de la foudre semblait soulever le sol sur le pas des deux frères comme un tremblement de terre. Les arbres se tordaient sous leurs racines séculaires avec des gémissements lamentables.

— Il faut chercher un abri, dit Fritz, ému de l'épouvante de Christly. L'orage est trop violent pour durer longtemps. Donne-moi la main, frère, et prends courage. Nous ne sommes pas loin de la croix de Saint-Hubert, et derrière la croix s'ouvre une excavation où nous pourrions nous réfugier.

— Allons-y bien vite, frère, expliqua l'enfant, qui fermait ses yeux éblouis par les zig-zags des éclairs.

Mais, au même instant, ils entendirent des cris aigus et déchirants s'élever à quelque distance et dominer le concert des éléments en furie.

Chose étrange ! ces cris plaintifs firent tressaillir le jeune homme de la tête aux

pieds, son front se couvrait d'une sueur glacée. La voix qui lui jetait ce suprême appel de détresse ne lui était pas inconnue ; elle exerçait sur lui un prestige mystérieux et tout-puissant ; depuis longtemps il ne l'avait entendue que dans sa pensée, dans son cœur, dans ses rêves, mais elle avait toujours le don de remuer toutes les fibres de son être ; elle évoquait comme une fée toutes les joies et toutes les affections de son enfance. Il saisit donc avec force la main de Christly et lui dit :

— En avant, frère ! il ne s'agit plus de fatigue, plus de peur, plus d'orage ; courons sous la foudre et les éclairs, dans le vent et la pluie. J'ai reconnu la voix de Grettly. Entends-tu, frère ? Elle nous appelle à son secours ! elle compte sur nous ! Viens donc !

Et ils se précipitèrent tous deux dans la direction d'où partaient ces cris douloureux, qui s'en allaient de plus en plus faibles et mourants.

Fritz ne se doutait guère que la scène terrible à laquelle il allait assister avait été provoquée par l'indiscrétion de Christly.

Le mendiant, qui avait entendu la conversation du meunier et de ses hôtes, avait précisément retenu les indications du jeune chasseur d'abeilles et résolu d'en profiter et s'emparant avant lui de l'essaim sauvage. Il possédait tout l'attirail de chasse nécessaire : couteau, briquet, pipe et tabac, le cordon de sa gourde comme nœud coulant et sa besace en guise de sac.

Le chemin creux qu'il avait suivi, comme nous l'avons dit, allait aboutir à la route neuve qui menait, par la forêt, de Tubingen à Nordstetten, et la première auberge ou plutôt la seule qu'on apercevait en tournant à gauche, était celle du *Coq-Hardi*.

Ce nom était justifié par l'enseigne de tôle peinte qui grinçait au vent sur sa tringle de fer rouillée, la susdite enseigne représentant un coq crânement campé sur la crinière d'un lion à face honnête et placide.

Le mendiant entra dans l'auberge, où il trouvait d'ordinaire à glaner quelques débris de fromage, de venaison et

de pain quand l'hôtesse ne pouvait pas la charité jusqu'à lui verser un bon verre de kirch-wasser en échange de ses prières.

Elle était d'autant plus généreuse à l'endroit de ce digne pauvre, qu'il passait pour avoir incendié deux ou trois fermes dont les maîtres s'étaient montrés parcimonieux envers lui ; seulement elle ne lui offrait jamais de passer la nuit dans son grenier.

Au moment où il venait d'entrer, une voiture que les accidents du terrain ne lui avaient pas permis d'apercevoir vint s'arrêter à trois pas de l'hôtellerie.

C'était une de ces vieilles carrioles d'osier peintes en vert recouvertes d'une capote en cuir et fermées à l'avant par deux rideaux de gros treillis dans lesquels se trouvaient enchassés deux carreaux, de sorte que le conducteur du rustique équipage pouvait tout en s'abritant contre le vent et la pluie, diriger facilement le cheval ou le mulet qui traînait le véhicule.

Un vieillard d'une soixantaine d'années mit péniblement pied à terre ; en même temps, deux petites mains blanches se levèrent rapidement, les rideaux qui venaient de se fermer, et une délicieuse tête de jeune fille, blonde en rose, dont les grands yeux bleus exprimaient une douceur mêlée de gaieté, apparut comme un rayon de soleil perçant les nuages.

— Est-ce que nous nous arrêtons ici, mon père ? demanda-t-elle avec un sourire curieux qui découvrit la double rangée de ses petites dents nacrées et alignées comme les perles d'un collier.

— Non, Marguerite, répondit le bonhomme d'un ton presque mystérieux, car avant une heure nous serons au logis, où nous attend un excellent souper, grâce aux bons soins de dame Catherine. Seulement, je ferme les rideaux pour que l'hôtesse du Coq-Hardi ne te voie pas.

— Quel crime ai-je donc commis, à mon insu, mon père, pour que vous croyiez devoir me cacher si soigneusement aux regards des bonnes gens de la forêt ? dit Marguerite sans se retirer. Seriez-vous un calife déguisé, et suis-je

une sultane qui voyage enveloppée de triples voiles dans son palanquin ?

— Non, folle enfant, murmura le vieillard, tu n'es ni une sultane ni un monsieur dont la vue pourrait faire peur aux chrétiens.

— Oh ! vous êtes vraiment trop indulgent, mon cher père, interrompit Marguerite en riant, au grand désespoir du bonhomme.

— Cache toi tout de même, ma mignonne, reprit-il avec impatience, car l'hôtesse serait capable de nous offrir quelques gâteaux et du vin.

— Oh ! ce serait affreux, en effet !

— Affreux, c'est le mot ! Tout ce qui se débite chez elle est détestable et hors de prix surtout. D'ailleurs, nous n'en avons nul besoin, repartit le vieillard qui ne soupçonnait pas l'intention ironique de la réponse de sa fille. Je veux seulement laisser souffler mon cheval et le faire boire. Attends-moi un instant, je vais aller chercher une des serilles que j'aperçois dans la cour.

— Que n'appellez-vous plutôt un des garçons de l'auberge, mon père ? observa Marguerite en retirant sa tête mignonne.

— Dieu me préserve d'avoir recours à ces faiméants ! dit le bonhomme avec un geste du profond mépris. Avec eux un hariais neuf ne direrait pas huit jours. On a bien raison de dire qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même.

Et après avoir croisé soigneusement les rideaux de la carriole, il alla chercher la seille qu'il guidait de l'œil, et il l'emplissait déjà dans le grand abreuvoir de pierre qui se trouvait à la porte, lorsque le mendiant sortit de l'auberge. Il tenait à la main sa besace vide.

L'hôtesse du *Coq-Hardi* était partie depuis le matin pour le marché d'une petite ville voisine et en son absence la servante avait obstinément refusé de faire l'aumône au mendiant, car à son avis, les libéralités de sa maîtresse diminuaient d'autant ses profits.

Le malheureux jetait donc autour de lui des regards étincelants de colère lorsqu'il aperçut la carriole et, à deux pas de lui, le vieillard qui puisait de l'eau pour son cheval. Alors une lueur d'es-

perance illumina son front ride; mais presque aussitôt ses sourcils gris se contractèrent, et sa physionomie reprit son expression haineuse et menaçante.

Cependant il s'approcha du voyageur, s'appuyant d'une main sur son bâton, et de l'autre tenant son vieux feutre gras et troné à larges bords.

— Bonne âme charitable! dit-il d'une voix rauque, ayez pitié d'un misérable qui se recommande à votre dévotion!

Le vieillard détourna sournoisement la tête, et tout en sifflant entre ses dents, il emporta sa selle et débrida son cheval.

Le mendiant, qui l'avait suivi, se posa devant lui.

— Pour l'amour de Dieu, faites-moi la charité, je vous jure que je n'ai pas mangé depuis ce matin et voilà la nuit venue.

La belle affaire! dit le bonhomme en continuant à déboucler la bride de son cheval; ni moi non plus je n'ai rien mangé depuis ce matin!

— Au nom de vos vignes et de vos champs de blé, faites-moi la charité, maître, poursuit le mendiant. Je marche depuis le lever du soleil, et sauf deux enfants qui jouait sur le revers d'un fossé, et qui m'ont donné trois kreutzers, leur fortune...

Le vieillard allait et venait toujours autour de son cheval, feignant de ne pas entendre:

N'y a-t-il donc plus que les enfants qui pratiquent encore la charité? murmura le mendiant.

Eh! eh! répartit le voyageur, qui avait besoin, pour atténuer sa laderie, de nier toute généreuse pensée chez les autres, tout noble élan partant du cœur, — c'est peut-être parce que les enfants n'ont pas la peine de gagner des kreutzers qu'ils les donnent si facilement? Que celui qui veut manger travaille! continua-t-il avec l'insolent aplomb de l'homme qui se sent à l'abri du besoin.

Une contraction nerveuse grima la face blême et décharnée du pauvre.

— Si je marche courbé, reprit-il ce n'est pas sous le poids de ma besace, car elle est, plus souvent, vide que pleine;

c'est la vieillesse qui a plié mon corps et brisé mes membres. Mais n'importe: Et jetant loin de lui son bâton.

Puisqu'il faut travailler pour vivre, je ne veux plus vous demander l'aumône mais un salaire. Je vais abreuver votre cheval et lui remettre sa bride.

Puis, s'emparant du sceau, il l'éleva jusqu'à la tête de l'animal.

A ce moment, imprévu, le vieillard tressaillit de colère et d'indignation: il repoussa le mendiant et lui arracha rudement la selle des mains: pendant que ce dernier, secouant ses haillons ruisselant d'eau, le voyageur aperçut à travers les rideaux légèrement entrouverts le charmant visage de sa fille, dont les yeux étaient brillants de larmes. Il comprit que cet attendrissement pouvait être le prélude d'un danger d'une aumône, et se hissant sur le marchepied il referma brusquement les rideaux, sans que son adversaire eût eu le temps de découvrir qu'une femme était cachée.

Ainsi, reprit le misérable d'une voix dans laquelle la menace l'emportait sur la supplication, vous refusez à la porte d'une auberge un morceau de pain au pauvre qui vous tend la main en vous disant: J'ai faim! Mon brave homme, j'en rencontre cent par jour qui me chantent le même refrain; et si je les écoutais c'est moi qui aujourd'hui tendrais la main à cette porte.

Tandis qu'aujourd'hui vous êtes un des plus riches propriétaires de la forêt, n'est-ce pas? répliqua l'homme à la besace avec un ricardement sinistre qui fit frissonner la jeune fille.

N'osant désobéir ouvertement à son père, elle écarta l'un des coins du rideau, et faisant scintiller une petite pièce d'argent qu'elle tenait du bout de ses petits doigts effilés, elle appela le mendiant par ce signe muet, mais celui-ci ne la voyait pas.

Cependant le vieillard furieux, se drapant dans sa large houppelante, s'écriait avec une indignation comique:

— T'ai-je dit que j'étais riche, va-nu-pieds! Je suis vêtu! décemment; c'est vrai; mais l'habit ne fait pas le moine!

Le mendiant s'approcha gravement

de son ennemi et examina avec l'attention d'un connaisseur sa mauvaise capote noisette à collet gras et rapé, sa casquette en fourrure à moitié mangée par les vers, et ses gros bas drapés qui descendaient en spirales dans d'énormes souliers ferrés :

Ah ! vous vous croyez richement vêtu, mon maître... Erreur ! Il n'y a pas un fripier d'Horb qui consente à vous donner cinq florins de toute votre défroque. Au marché, votre attelage ne se vendrait pas cher. Mais, que ma franchise ne vous humilie point, vous n'en êtes pas moins le plus riche et le plus avare des propriétaires de Nordstetten, digne Gaspard Melzer.

Ah ! tu sais mon nom ? reprit aigrement le bonhomme en se dressant comme un vieux coq sur ses ergots. Cela m'explique, toi, acharnement ; n'ayant pu me faire pitié, tu as peut-être espéré me faire peur. Mais, tu ne connais pas le vieux Melzer et tu feras bien de ne plus te jouer à lui.

L'homme à la besace ramassa son bâton.—Gaspard, dit-il, d'une voix sourde en agitant lentement la tête avec un geste de menace, tu m'as refusé le salaire ; nous verrons si, bientôt, tu me refuseras le marché que je te proposerai.

— Un marché, toi ! s'écria Melzer en haussant avec dédain les épaules, mais déjà le pauvre s'éloignait, tandis que Marguerite, le cœur oppressé, passait son bras presque tout entier, hors de la petite carriole, agitait toujours vainement sa petite pièce de monnaie.

Le bonhomme Gaspard acheva aussitôt de brider son cheval, raporta la selle dans la cour de l'auberge et remonta dans sa voiture, dont il ouvrit les rideaux, car la pluie venait de cesser, et le jour commençait à tomber.

— Le cheval, qui n'avait pas mangé d'avoine, n'allait qu'au pas. Marguerite s'était blottie dans un coin de la carriole, et soupirait tout bas.

— A quoi penses-tu donc, mon enfant ? demanda le vieillard, étouffé du mutisme de sa fille, qui, pendant tout le trajet, s'était montrée fort expansive et fort gaie.

— Je pense à ce mendiant mon père. Gaspard regarda sa fille d'un air de profonde compassion.

— On voit bien, ma pauvre Grettly, que tu sors d'école et que tu ne connais rien de la vie. Tu ne sais pas quelle fortune peut amasser celui qui mange aux dépens d'autrui, tu ignores quelle différence il y a entre donner et recevoir, tu n'as jamais calculé ce qu'un thaler bien placé peut produire en dix ans.

Et comme sa fille le regardait avec de grands yeux étonnés :

— Ces gens que tu vois traînant par les chemins et tendant le chapeau à tous les passants, sont souvent plus riches que les niais qui leur font l'aumône.

Et pour la prémunir contre la charité, cette vertu, disait-il, que l'orgueil seul engendre, il s'empessa de lui raconter vingt histoires de mendiants dans la paillasse de qui, à leur mort, des héritiers affamés avaient trouvés des boisseaux d'or.

Après avoir épuisé la série de ces fantastiques récits qu'il avait recueillis avec soin dans des collections d'almanachs, il expliquait à sa fille la prudente mesure qu'il comptait prochainement soumettre au bourgmestre contre la mendicité, lorsque son cheval effrayé s'arrêta court.

(A continuer.)

LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement : un an \$1, un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement franco : A M. J. B. BOURDEAU, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements :—

M. Z. Chapeleau Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.

M. T. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim Haute-Ville, Québec.

M. M. Duchesneau, St. Jérôme.

M. Cyriac Chapat, L'Assomption.

M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.

N. B.—Le second numéro ne sera envoyé qu'aux personnes qui auront payé.